



Available online at www.sciencedirect.com



Pratiques
psychologiques

Pratiques psychologiques 11 (2005) 3–13

<http://france.elsevier.com/direct/PRPS/>

Dossier

Islam et Psychanalyse dans la culture arabo-musulmane

Islam and psychoanalysis in the arab-islamic civilization

M. Chamoun (Psychanalyste, Vice-recteur à la recherche de
l'Université Saint –Joseph de Beyrouth)

Rectorat de l'USJ, rue de Damas, BP. 17- 5208 Mar Mikhael, Beyrouth 1104 2020, Liban

Résumé

La résistance à la psychanalyse, dans l'univers arabo-islamique, tient à l'oblitération par le fait religieux, la fixité du dogme et l'impossibilité d'interpréter le texte de la Loi, qui aboutit à la passivation du sujet en tant que liberté. Elle tient également au statut de la femme et d'une sexualité exclusivement androcentrique ; au sens ténu de la culpabilité et de la faute, organisateurs de la vie psychique ; à la fascination des peuples musulmans par les régimes autocratiques et dictatoriaux liée à une conception théocratique de la société, qui réduit toute perspective de démocratie, condition essentielle pour l'établissement et la pratique de la psychanalyse. Anthropologiquement, le problème est articulé à une reconnaissance formelle et pratique des droits de l'homme.

© 2005 Publié par Elsevier SAS pour Société française de psychologie.

Abstract

The resistance to psychoanalysis in the arab and islamic world is due to the closure linked to religion, the dogmatic fixity of the religious Law and the impossibility to interpretate and improve the basis of faith. This situation refrains the possibility to the human subject to go through the construction of his autonomy. To be added to these fundamental data, we have to mention the status of women and the androcentric sexuality, the lack of guilt and fault feelings, the fascination of islamic peoples by autocratical and dictatorial regimes due to the theocratical conception of the social life. Demo-

Adresses e-mail : mounir.chamoun@usj.edu.lb (M. Chamoun), mchamoun@inco.com.lb (M. Chamoun).

1269-1763/\$ - see front matter © 2005 Publié par Elsevier SAS pour Société française de psychologie.
doi:10.1016/j.prps.2005.01.005

cracy does not really exists in the arab world, the reason why psychoanalysis cannot be instituted and practiced easily.

© 2005 Publié par Elsevier SAS pour Société française de psychologie.

Mots clés : Femme ; Sexualité androcentrique ; Culpabilité ; Soumission ; Théocratie

Keywords: Woman; Androcentric sexuality; Guilt feeling; Submission; Theocracy

« Pourquoi la psychanalyse ne prend-elle jamais pied dans le vaste territoire de la culture arabo-islamique ? »

Jacques Derrida,

(*États d'âme de la psychanalyse Adresse aux États Généraux de la Psychanalyse*)
Paris, Galilée, septembre 2000, pp. 41-42.

L'orientaliste Vincent Monteil, spécialiste du monde arabe, relate dans l'introduction de son livre *Clefs pour la pensée arabe*, la rencontre fortuite de la pensée arabe avec la civilisation chinoise. Il écrit : « C'est après la bataille du Talas, en 751 (l'une des rencontres décisives de l'histoire), que des prisonniers chinois révélèrent aux Arabes le secret de fabrication du papier de lin et de chanvre, dont la première fabrique fut fondée à Bagdad vers l'an 800, au temps du calife Harûn ar-Rashid (et de Charlemagne)..... Pourquoi l'imprimerie, connue en Chine et en Corée depuis le IX^e siècle, sous forme de caractères mobiles, ne fut-elle pas adoptée par les Arabes ? Sans doute pour ménager la toute puissante caste des « scribes et des copistes du Coran »(p.10). Il a fallu attendre, selon l'auteur, près de cinq siècles, en 1311, pour qu'enfin l'idée de graver des caractères sur bois fût admise. Il y a là un exemple patent de ce que peut être une résistance misonéiste, quand la nouveauté peut bousculer un ordre établi lié de près ou de loin au sacré. *Mutatis mutandis*, la même réflexion pourrait s'appliquer à la psychologie et plus particulièrement à la psychanalyse, toutes deux disciplines susceptibles de subvertir autant la pensée que les croyances religieuses. En réalité, la psychologie d'inspiration aristotélicienne, est largement présente dans l'œuvre d'Avicenne et dans certains propos critiques d'Averroès¹. Mais cette psychologie-là, qui définit les attributions et les caractéristiques de l'âme humaine, ne constitue nullement une menace pour l'ordre cognitif établi, bien que les positions d'Averroès sur l'usage de la raison aient pu paraître peu conformes aux dogmes islamiques en général².

Nouvelle venue dans le cortège des disciplines scientifiques ou plus précisément, dans le corpus des savoirs contemporains, la psychanalyse serait-elle étrangère aux mœurs des arabo-musulmans du machreq comme du maghreb et ne conviendrait-elle qu'à l'homme blanc, adulte, civilisé et occidental ? Cette question, posée naguère à propos de la psychologie, pourrait être reconduite, telle quelle, au sujet de la psychanalyse tant il est vrai que la découverte de Freud porte les traces du milieu viennois et du contexte européen de l'époque qui fut d'une part scientifique et d'autre part tout imprégné de la morale victorienne et de ses connotations répressives quant à la sexualité et à ses dérivés hédonistes.

¹ Voir à ce propos le livre très savant de Jan BAKOS, *Psychologie d'Ibn Sina (Avicenne) d'après son œuvre As-Sifa*. Éditions de l'Académie tchécoslovaque des sciences. Prague 1956,245 p.

² Averroes, *L'Islam et la raison*. Traduction par Marc Geoffroy, présentation par Alain de Libera, Paris, Editions GF Flammarion, 2000, 218 p.

Depuis longtemps, un enjeu de taille à la fois heuristique et épistémologique, se trouve lié au problème de l'universalité du psychisme et de l'application de la théorie analytique à tout contexte extra-muros. Les diversités culturelles ne mettent-elles pas en échec les assertions freudiennes issues de ses découvertes ? Le psychisme connaît-il des architectonies différentielles ou est-il partout homogène ? Le développement de la psychanalyse, dans certaines régions du globe, aura prouvé qu'il faut faire le départ entre la forme et le contenu, et que si le fonctionnement psychique est lui-même partout le même, la différence résiderait uniquement dans les contenus liés, sans doute, aux faits culturels. Aujourd'hui on sait que là où il y a langue et langage il y a ou il y aurait possibilité de psychanalyse, le discours vivant dans ses multiples facettes symboliques, constituant l'assise même du travail psychanalytique.

Ces affirmations posent, en réalité, le problème large de la culture telle qu'elle est conceptualisée de nos jours. La psychanalyse ne peut plus désormais se tapir dans une position d'extraterritorialité. Elle est en rapport interactif, parfois violent, avec les phénomènes culturels qui s'en imprègnent et qui à leur tour en infléchissent les contours. Il y a quelques décennies déjà, le culturalisme américain en psychanalyse avait tenté d'introduire un correctif ou un complément aux perspectives freudiennes en mettant en évidence le rôle du facteur social dans la genèse du conflit intra-psychique³. Ce courant visait à sortir la psychanalyse d'une certaine désincarnation par rapport à la totalité de la réalité humaine. C'est aussi dans cette même perspective que s'est opéré un retour à la prise en compte du politique et de l'homme dans la cité, portant les psychanalystes à être attentifs aux faits culturels et à toutes les implications des phénomènes de civilisation, comme l'a préconisé le philosophe Marcuse dans son ouvrage *Eros et Civilisation*. Qu'en est-il aujourd'hui dans le monde arabe ? Quelles sont les particularités de la civilisation arabo-musulmane, qui peuvent éventuellement encore faire obstacle à l'instauration de la psychanalyse dans les pays arabes ?

Le siècle de la psychanalyse⁴ ne semble pas avoir englobé dans son mouvement expansif et parfois invasif, le monde arabo-islamique, y compris les pays arabes partiellement francophones, alors qu'il a investi amplement le monde latino-américain, lequel appartient au grand espace culturel chrétien et occidental. Ce que nous analysons ici ne constitue en aucun cas un ensemble de jugements de valeur sur la théologie ou les dogmes de l'islam. Il porte exclusivement sur les données culturelles qui servent de cadre pour la gestion de la vie quotidienne, individuelle et collective, dans les pays arabes à dominante démographique musulmane. Force est de reconnaître que plus de cent ans après l'invention de la psychanalyse et son expansion dans l'ensemble de la planète, le monde arabo-musulman reste réfractaire à la fois au discours et à la pensée psychanalytiques comme aux thérapeutiques d'inspiration psychanalytiques⁵. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : dans l'immense espace

³ Nous pensons aux nombreux travaux de Karen Horney, Malinowski, Ruth Benedict, Geza Roheim, et plus près de nous, Georges Devereux et Tobie Nathan.

⁴ L'expression " le siècle de la psychanalyse " est tirée de l'ouvrage monumental d'Emilio Rodrigué, psychanalyste et homme de lettres argentin exerçant au Brésil paru en deux volumes aux Editions Désir Payot et Rivages en janvier 2000. L'auteur y trace en près de 1200 pages la plus vaste épopée intellectuelle du XX siècle.

⁵ Lors d'une émission télévisée à plusieurs voix, portant sur la nécessité de l'éducation sexuelle dans le cadre scolaire, un religieux musulman a déclaré qu'il n'y avait pas de sexualité infantile, que cette dernière provenait de l'esprit malade de Freud et qu'il ne fallait rien dire aux enfants à ce sujet avant l'âge de 14 ans. (Manar , novembre 1999).

arabo-musulman, de plus de deux cents millions d'habitants, il n'y a guère qu'une quarantaine de psychanalystes dont une vingtaine exerçant au Liban et principalement en zone chrétienne. Quelques psychanalystes de renom, d'origine arabe ou musulmane, sont établis en Europe ou dans les deux Amériques. Dans certains pays du maghreb, il n'y a guère que quelques analystes isolés ou qui commencent à peine à se regrouper en mini-sociétés. Comment peut-on comprendre cette résistance particulière à la psychanalyse alors que dans beaucoup d'autres domaines, le monde arabe se laisse pénétrer par les courants scientifiques contemporains et plus encore par les technologies de pointe, comme il se laisse envahir par les idéologies politiques les plus extrémistes et les plus opposées à la religion islamique ?

Il semble que l'on puisse, sans se méprendre, relier cette résistance à la conception même de la vie telle qu'elle est ordonnée par la religion et ce qui en découle dans le comportement personnel, du plus extérieur au plus intime. En fait ce qui détermine les nervures de l'agir et la trame de l'ensemble des conduites, peut être rapporté à cinq sources principales : la conception de l'autonomie et du destin personnels ; le sens de la culpabilité et de la faute, avec l'idée de rachat et de réparation qui leur sont inhérentes ; le statut de la femme et de la sexualité et leur rapport à l'inconscient ; la fascination des peuples musulmans par l'autocratie et la dictature ; le formalisme culturel et la littéralité textuelle qui rendent difficile tout travail d'exégèse et d'interprétation.

L'organisation théocratique de la société, tant sur le plan politique que sur celui des rapports interhumains, place le croyant dans une stricte obéissance à la volonté divine qui définit ainsi son destin, son *fatum*, régi de toute éternité, indépendamment de la contribution du sujet lui-même. C'est en partie à cette conception de l'ordre social qu'il faut attribuer la difficulté de l'instauration de la pratique démocratique en pays d'islam, qui sera examinée plus loin, et le succès en contrepartie de tout régime autocratique ou dictatorial, surtout quand il est appuyé sur des idéologies religieuses intégristes ou fondamentalistes. Les conséquences de ces constantes sur l'agir personnel sont évidentes : toute responsabilité est entachée de participation, d'allégeance au groupe ; toute tentative de conduite personnelle soupçonnée de transgression. À la limite, la direction autonome de sa propre existence, ou toute volonté de liberté, seraient blasphématoires. Originalité et créativité seraient comme frappées d'interdit. C'est d'ailleurs autour de ces idées princeps qu'ont eu lieu historiquement les grandes querelles entre les différentes écoles du *fiqh* et les controverses célèbres autour des aspects contestataires de l'œuvre d'Averroès. Or l'objectif final de la démarche psychanalytique est de libérer le sujet de tout autre attache que son propre vouloir, afin qu'il retrouve ses énergies créatrices et qu'il oriente sa vie selon ses propres canons du bien-être et du bonheur. Jean-Michel Hirt écrit à ce sujet : « Chez un Maghrébin, son appartenance de naissance à la communauté des croyants, *la umma*, constitue le socle de sa définition comme sujet. L'islam constitue à la fois la religion et l'univers symbolique structurant du sujet. Les règles et les pratiques rituelles de la religion musulmane sont liées à la position de sujet en islam, quelle que soit par la suite la pratique religieuse ou son absence »⁶. Psychanalyse et Islam seraient de ce fait contradictoires. Il n'y a de psychanalyse que dans un climat de liberté et dans un rapport interactif du sujet avec lui-même, les autres et les instances idéales ou surmoïques, par une dialectique d'échange et de médiation. Le dogme

⁶ Hirt Jean-Michel (1993) *Le miroir du prophète. Psychanalyse et Islam*. Paris, Grasset. P.17.

ici contraste avec l'appel à l'adhésion libre qui existe dans d'autres religions et qui fait du rapport à l'absolu divin, une relation négociée, une réponse à un « si tu veux...suis-moi ». Dans le même ordre d'idées, M. Gachet, dans son livre le *Désenchantement du monde*, caractérise le christianisme comme *la religion de la sortie de la religion* en tant qu'il rompt avec les systèmes religieux d'encadrement de la vie sociale et mentale, favorisant ainsi, l'émergence des concepts de laïcité et d'athéisme⁷. Parlant de liberté Hichem Djaït écrit, à son tour, dans *L'Europe et l'Islam* : « Jusqu'à une époque toute récente, l'Islam religieux ne reconnaissait la plénitude humaine qu'à ses adeptes pour leur ôter tout droit à la liberté spirituelle et à l'autonomie de conscience (on entre dans l'Islam, mais on n'en sort pas). Inversement, il refusait l'humanité à l'autre pour lui reconnaître la liberté. Bref, intolérance et exclusion, loin d'être synonymes, s'opposent. L'intolérance est interne, elle va à l'admis qui est reconnu comme entier mais non libre. L'exclusion est externe, elle va à autrui qui est refusé mais libre »⁸.

Dans un tout autre domaine, plus en rapport avec les fondements mêmes de la psychanalyse, se pose le problème de la culpabilité et de sa place centrale dans la structuration psychique du sujet. Nous devons à Jacques Goldberg un ouvrage magistral sur ce sujet intitulé *La culpabilité, axiome de la psychanalyse*, dans lequel l'auteur montre pertinemment la place qu'occupent ce concept et cette réalité essentielle dans l'économie psychique. La culpabilité est générée par la situation triangulaire et les enjeux du mouvement œdipien qui occupent la psyché de l'enfant durant toute la période de l'organisation phallique. Elle est à l'origine de la névrose infantile laquelle se reproduit, et cela est une constatation psychanalytique largement répandue pour ne pas dire universelle, dans le processus du transfert sous l'appellation de névrose de transfert. Ce qui est rendu possible par les divers chassés-croisés du mouvement œdipien c'est une recherche de régulation des conduites internes à travers laquelle se fixent progressivement les identifications débouchant sur l'acquisition d'un statut du sujet sexué au sortir de l'œdipe. Les enjeux terminaux sont en rapport avec le jeu, la malléabilité des processus se fixant dynamiquement aux objets, le tout s'effectuant sous l'empire de la crainte de la castration et dans le désir de réparation salvatrice. Le couple de force culpabilité-réparation induit le travail psychique par lequel se trame le tissu mental qui donne au sujet humain toute sa stature hominisée. Il s'agit là davantage d'une relation dynamique, négociée ai-je proposé plus haut, que d'une relation formelle. Elle suppose, par ailleurs une situation de couple humain, où les relations interpersonnelles existent réellement dans un échange constamment enrichi par la conflictualité habituelle collée à la relation homme-femme. En fait, le sens de la culpabilité et de la faute détermine l'idée et la conduite du rachat et de la réparation qui à leur tour conditionnent un volet important du travail psychique. La culpabilité prend donc racine dans la triangulation œdipienne et celle-ci dépend du registre familial dans lequel elle s'inscrit. C'est dire à quel point l'ancrage dans la culture détermine les nervures profondes de la structure psychique du sujet et conditionne son agir apparent comme son intentionnalité intime. Est-ce à dire que dans le comportement quotidien du musulman n'existe aucune trace de culpabilité ou de conscience de la faute ? Certes non. Toute conscience est accessible aux émotions négatives élémentaires telles que la honte, la pudeur, le remords ou le regret. Il existe même

⁷ cité par J-M Hirt, op.cit. p 251.

⁸ Djaït Hichem (1978) *L'Europe et l'Islam*. Paris, Seuil, collection « Esprit », p.77.

une conscience de la faute fortement connotée par la crainte de Dieu et le jour du jugement (youm eddine). Mais la culpabilité dont il est question ici touche plutôt la mobilité psychique interne et les possibilités de reconstruction liée à la notion d'autonomie du sujet et de destin personnel⁹.

En liaison directe avec le problème de la culpabilité pourrait se poser la question du statut de la femme et de la sexualité dans la culture arabo-musulmane. Quelques rares responsables exceptés, les monarques et les princes arabes n'ont ni reines ni princesses visibles. Elles sont englouties dans l'anonymat des femmes comme jadis les filles d'Adam n'avaient pas de nom. « La première fois que le livre les signale, il les nomme d'un nom générique : les filles de Caïn—ou les filles des hommes. Un tas. Elles n'ont pas de visage. D'ailleurs dès qu'il se précise, on s'empresse de le voiler. Les yeux qui bougent par-dessous semblent tous avoir la même expression. Le livre indique aussi qu'elles étaient belles. Un beau tas », écrit Marthe Meyer¹⁰. Elevée et éduquée pour la satisfaction du mâle sur tous les plans, la femme n'a que peu d'existence personnelle, même dans les pays où elle a très activement participé aux mouvements révolutionnaires ou de libération, comme, par exemple, en Algérie. Obérée au départ puis progressivement oblitérée par le désir exclusif de l'homme, la sexualité de la femme musulmane ne peut entrer de plain-pied dans la dialectique libidinale du rapport de l'homme à la femme, dialectique qui incarne le mouvement dynamisant de la psyché et donne corps aux expressions du désir de chacun. L'absence de cette dimension constitue une lacune considérable dans l'interaction constituante du fonctionnement psychique et une amputation grave du système topique et dynamique qui régit la vie mentale de l'être humain. En somme, tout revient au problème de la présence ou de l'absence de la liberté dans les rapports humains, liberté de choix ou détermination volontaire des décisions par lesquelles un sujet peut engager son existence. Quelle possibilité de réorganisation de l'ensemble de sa vie peut entrevoir une femme, dans la culture arabo-islamique, au sortir de la psychanalyse ? Et d'abord, peut-elle entreprendre une démarche thérapeutique de plein gré, sans raser les murs pour venir à ses séances et sans ruser pour faire admettre, par un partenaire « machique », l'existence d'un espace personnel où elle pourra tout dire pour comprendre les apories de ses décisions antérieures et dissiper le brouillard qui annule l'acuité des choses et entraver les chemins de ses désirs ? Placée souvent devant l'arbitraire du pouvoir masculin, notamment en matière de soumission sexuelle ou de maintien d'un lien constamment menacé par le diktat possible de la répudiation, la femme ne peut se percevoir que remorquée au vouloir aléatoire d'un homme qui décide en maître absolu de son sort. Cette situation globale, vraie pour la majorité des femmes en pays d'islam, est de plus en plus contestée par des minorités agissantes, constellées en regroupements féminins dans certains pays arabes qui œuvrent pour la reconnaissance des droits de la femme et de son égalité avec l'homme, tout en sachant pertinemment que leur revendication et leur démarche sont contraires au texte de la loi coranique. Elles sont de ce fait objet d'exégèse, qui, également et en stricte rigueur islamique, est non conforme à l'esprit d'abandon à la volonté divine et des écrits coraniques. Cette lutte libératoire, des femmes arabes l'entreprennent depuis des décennies ; en témoignent, les tra-

⁹ Une étude comparative approfondie de la notion de faute et de culpabilité en christianisme et en islam serait à entreprendre.

¹⁰ Meyer Marthe (1971), *Abel*, Osny, Robert Morel éditeur, p.20.

vaux anciens de Nawal Al-Saadawy¹¹ en Egypte, qui fit œuvre de pionnière courageuse dans ce domaine dans les années 1970, et les activités très récentes comme ce colloque organisé au Liban, seul pays où une telle réunion pouvait avoir lieu, portant sur la femme devant les lois iniques à leur égard et les pratiques injustes des instances judiciaires dans la totalité des pays musulmans en général et arabes en particulier. À ce propos, un ouvrage récemment réédité de l'écrivain marocain Abdelhak Serhane¹² va plus loin que les premiers travaux du tunisien Abdelwahab Bouhdiba qui pourtant avait déjà signalé que « la femme arabe a payé un lourd tribut à la maintenance du social. Elle a été dépossédée de ce que l'Islam lui a promis. L'homme, quant à lui, se réfugiait dans les compensations illusives... »¹³. Beaucoup d'autres auteurs, notamment des hommes de lettres et des poètes arabes ont dénoncé les injustices subies par les femmes tout au long des siècles et jusqu'à nos jours. Est-il besoin de rappeler le sort fait aux femmes en Afghanistan par le régime des Talibans qui prenait appui sur le Coran, bien que la majorité des pays musulmans aient condamné et l'idéologie et l'ensemble des pratiques ségrégationnistes des tenants du pouvoir politique dans ce pays ? La situation n'est pas bien meilleure dans certains pays du Golfe, où la femme ne peut circuler en ville que voilée et où il lui est interdit de conduire une voiture. Ce sont là des obstacles importants à l'évolution sociale en général et au développement des relations entre hommes et femmes en particulier. Se pose ici tout le problème de l'amour, des relations de couple et de leurs répercussions sur le fonctionnement psychique des sujets, aussi bien dans le registre conscient de leur être que dans leurs démarches inconscientes.

Autre est le problème de la fascination des peuples musulmans, par l'autocratie, le despotisme et toutes les formes de dictature, maquillées, parfois, en républiques apparemment démocratiques et parlementaires. Les faits historiques, anciens ou récents, en témoignent d'une manière ostentatoire. Qu'il s'agisse de monarchies de droit divin, commuées çà et là, sans grande conviction, en monarchies constitutionnelles, ou de républiques à l'existence fragile, on trouve, dans les régimes arabes, une tendance constante à l'instauration d'un pouvoir durable, sans partage et sans alternance ou désir de soumission à la volonté populaire exprimée par un vote véritablement libre. Au cours de ces dernières décennies, le monde entier a pu le vérifier pour des pays comme l'Egypte, la Syrie, l'Iraq, la Libye et beaucoup d'autres. L'assassinat a mis fin au régime de Sadate, la mort naturelle à celui de Nasser et de Assad. Saddam Hussein a pu conserver un pouvoir dictatorial sanguinaire de 1979 jusqu'à sa chute à la suite de la guerre d'Iraq en 2003 éliminant obstacles et rivaux, défiant superbement le monde entier. Kadhafi a instauré, à l'en croire, une démocratie populaire directe et s'est auto-proclamé président à vie. Housni Moubarak se succède régulièrement à lui-même et prépare son fils pour continuer son œuvre. Assad-fils prend le relais du père à la suite d'une réforme immédiate de la constitution et d'un vote populaire unanime, effet d'une terreur post-mortem, lui qui a entrepris des études supérieures à Londres

¹¹ Voir les travaux regroupés en langue arabe de l'auteur intitulés *Etudes sur la femme et l'homme dans les sociétés arabes : la femme et le sexe ; la femme est l'essentiel ; l'homme et le sexe ; la femme et la lutte psychologique ; le visage nu de la femme arabe*. Al mouassassat al arabia liddirassat wannashr ; Beyrouth 1986.

¹² Serhane Abdelhak (2001) *L'amour circonscis*, Edition EDDIF, Paris Méditerranée. On trouvera, de notre plume, une recension de et ouvrage dans *Travaux et Jours*, n° 68.

¹³ Bouhdiba Abdelwahab (1975) *La sexualité en islam*, Paris, PUF.

et connu de près une grande nation aux traditions démocratiques exemplaires. La Syrie a réussi à inoculer au Liban le virus des prolongations de mandats et des viols de constitution. Seule dans les pays du Maghreb, la Tunisie connaît une stabilité politique assise sur une démocratie apparemment saine et dont les effets rejaillissent positivement sur la vie quotidienne des Tunisiens mais qui n'exclut pas, cependant, certaines arrestations arbitraires de journalistes et d'intellectuels récalcitrants.

Comment formuler une hypothèse explicative pour comprendre cette fascination par le pouvoir absolu et la dictature sans partage, qui s'instaurent pour de longues années, sans contestation massive et sans opposition ? Le psychanalyste lacanien, Alain Grosrichard, avait abordé un problème semblable dans un petit ouvrage remarquable intitulé *Structure du Sérail* et ayant comme sous-titre : *La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*. C'est la troisième section du livre, intitulée *L'ombre du sérail*, avec ses trois chapitres : anatomie du sérail, le gardien des seuils et l'autre scène, qui peut éclairer notre propos¹⁴. Le despotisme s'y révèle comme le moyen fondamental du maintien de la cohésion du groupe par le sultan, instaurant partout la terreur et la menace de mort ou d'élimination des personnes, adultes et enfants s'il le faut. Mais le sultan était soumis à son tour à l'autorité de sa propre mère à qui il devait rendre compte de tout ce qu'il avait accompli au cours de sa journée, à genoux devant elle. C'est la mère du sultan, comme jadis Sémiramis, la reine des Assyriens, qui ordonne que l'on fasse des eunuques, pour garder filles et femmes dans les harems ou qu'on obtienne des castrats pour le plaisir de l'oreille. En fait, ce que l'auteur veut montrer, c'est une logique du sérail et du pouvoir qui ne peuvent se maintenir que par l'escalade de la répression et sa généralisation. Les sultans prenaient toujours l'avis de leur mère avant de supprimer un rival ou d'ourdir un complot pour en déjouer un autre, réel ou supposé. Aujourd'hui la terreur est sortie des harems ; elle est désormais confiée aux services de renseignement, qui traquent les personnes, les menacent ou simplement les éliminent. Un fait est là, patent : tous les régimes totalitaires que le XX^e siècle a connus, n'ont pu tolérer la psychanalyse et s'appliquaient à pourchasser autant les psychanalystes que leurs analysants. Subversive par essence et faisant advenir plus de liberté chez le sujet, la psychanalyse est toujours suspectée et persécutée par tous ceux qui tremblent devant l'opinion libre et autonome.

Sur un autre plan, la figure du despote qui fascine et subjugué autant les individus que les peuples, doit être particulièrement prise en compte, analysée, comprise. Ne peut-elle être articulée à l'image de Dieu lui-même et participer, de ce fait, de la crainte extrême que l'on peut éprouver devant la toute puissance du créateur, en pays d'Islam en particulier depuis l'abolition du califat ? « Ces deux moitiés de Dieu : le pape et l'empereur », disait Victor Hugo évoquant dans *La Légende des siècles*, le sacré et le profane, qui pouvaient ou peuvent toujours hypothéquer l'imaginaire des croyants comme des sujets du roi ou de ses substituts. Le créateur tout – puissant n'est pas le père tout – puissant de la religion d'amour. Sa loi est implacable ; elle entraîne obéissance aveugle, sans aucun espace de liberté ou de négociation. Le chef politique qui, par l'exercice d'un pouvoir sans partage, incarnerait cette puissance absolue, jouirait d'un prestige immense proche du culte de la personnalité, tant décrié par l'Occident durant les époques où les démocraties dites populaires, acca-

¹⁴ Grosrichard Alain (1979) *Structure du Sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*. Paris, Seuil. 239 p.

blaient leurs citoyens sous des portraits démesurés et des statues sur piédestal géant au centre des capitales. D'où ces élections et réélections à l'infini des dictateurs arabes qui, candidats uniques, ne peuvent qu'obtenir des scores bouclés à la mesure de l'absolu de leur pouvoir. Il faut également voir dans l'image de force incarnée par le chef politique soit une compensation de la faiblesse interne d'un régime, soit une sorte de revanche par rapport à un ennemi réel ou supposé, ou à un vassal que l'on se propose d'écraser. Ainsi confirmé dans son statut, le chef peut alors impunément annuler toute velléité d'opposition, soit par l'élimination physique soit par l'incarcération à vie de ses adversaires contestataires, ce par quoi il peut, aux yeux de ses citoyens, renforcer davantage son pouvoir et progressivement devenir inaccessible et invulnérable. En réalité, dans cette approche de l'autorité et du pouvoir, nous rejoignons le problème central autour duquel s'organise notre analyse, à savoir l'étouffement des libertés publiques et le nouage très serré de la liberté personnelle.

Reste à aborder un problème crucial, depuis la naissance de l'islam, celui du formalisme cultuel et l'adhésion à la lettre de la Loi qui peuvent entraver les processus de déliaison et de reliaison propres aux réélaborations psychiques en psychanalyse. Ce volet de notre démonstration est fort délicat et mériterait un ample développement qui se justifie mal dans la dimension de cet exposé. Je prendrai pour exemples, le domaine de la prière (As-Salât) et celui du texte de la Loi et de son interprétation éventuelle. La prière rituelle exigée du croyant, cinq fois par jour à l'heure solaire¹⁵ : la prière de l'aube (*al fajr* à 4 heures 20), la prière de midi (*al zohr* à 11 heures 35) celle de l'après-midi (¹⁶*al a'sr* à 14 heures 20), celle du coucher du soleil (*al maghreb* à 16 heures 50) et celle du soir (*al ishia* à 19 heures 15), tous ces temps de prière sont régis par des réglementations strictes et des devoirs dits « *al fouroud* », « *as sounan* » et des ajouts facultatifs « *an-nawafel* » qui n'autorisent aucune modification temporelle ou gestuelle. Le tout est précédé par les ablutions rituelles qui rendent le priant apte à commencer son oraison. Une seule perturbation dans le rythme indiqué : nombre de genuflexions ou de pas, ordre de verbalisation pour le récitant, ou autre infraction, annule la démarche du croyant qui se trouve ainsi obligé de reprendre sa prière. Peu compatible avec la conception du travail dans les cités modernes, cette forme de prière accorde une priorité absolue au formalisme et, une fois de plus, réduit le champ de la liberté du croyant – priant dans son rapport avec le créateur : liberté d'esprit et de créativité, contact spirituel émanant de l'intime de l'être en communication avec des instances surnaturelles ou transcendantes qui l'envahissent du dedans et lui procurent la paix intérieure à laquelle il aspire. Ce schéma relatif au domaine de la prière pourrait être appliqué à d'autres devoirs exigés du croyant, compris dans les cinq piliers de l'islam, comme le rituel du pèlerinage qui, lui aussi, doit obéir à une réglementation très rigide, invariable depuis la nuit des temps.

Cette même rigueur se retrouve dans le rapport du musulman au texte du Livre et de la Loi, la compréhension et l'interprétation de la parole inspirée. À ce sujet, les quatre écoles du *fiqh*, dont certaines ont été considérées comme hérétiques, ont introduit une casuistique

¹⁵ Notons que les horaires de la prière sont fixés pour une année et peuvent varier d'une région à l'autre selon la position de la planète par rapport au soleil. Une sorte de confrérie « Ibad al rouhman » établit ce calendrier pour l'année, au Liban en tenant compte des variations géographiques : les horaires de Beyrouth ne valent pas pour le Nord, le Sud ou la Béqaa.

¹⁶ Chahrour, Ali, *Al Kitâb wal Qur'ân*, (Le Livre et le Coran), Dar al manchourât al loubnania, Byrouth, 820p. Il existe une édition syrienne du même ouvrage, plus récente, mais non modifiée.

dans l'intelligence des textes et de leurs implications diverses. Dès les premiers siècles de l'islam, équivalant au huitième et neuvième siècles de l'ère chrétienne, des linguistes arabes éminents faisaient œuvre très semblable aux travaux des linguistes occidentaux du XX^e siècle, établissant une sorte d'approche structurale de la langue et de ses multiples mouvances. Ces travaux touchaient la monosémie ou la polysémie des vocables, la présence ou l'absence de synonymie dans les mots, créant un espace possible pour l'interprétation des textes sacrés. Ils firent long feu devant la pression des intégrismes partisans de l'immuabilité du discours inspiré et écrit. C'est Ali Chahrour qui dans son œuvre monumentale intitulée *Al Kitâb wal Qur'ân*¹⁶ rapporte tous ces faits et aborde ce problème en l'examinant dans toute son ampleur et ses conséquences autant pour la foi que pour la langue. Plus particulièrement l'idée que le sujet humain pouvait jouir d'une opinion personnelle (al ra'y) a été fortement condamnée et contestée. On pourrait invoquer des exemples multiples illustrant l'ostracisme de la doctrine et l'état de soumission absolue imposée par la *chari'a*, aux musulmans et parfois aux non-musulmans en pays d'islam. Pour nous, ce sont moins les faits événementiels qui nous intéressent que le problème plus profond qui se pose en termes d'interprétation et d'exégèse liées à la symbolique du discours et à sa valence en termes de véhicule de l'imaginaire et de l'affect. Si le mot peut dire autre chose que ce qu'il porte comme « représentation de mot », selon l'expression de Freud, cela peut constituer la trame et la chaîne de l'interprétation et de ce fait justifier l'accès à l'imaginaire et au fantasmatique compris dans la dynamique du dire. Mais si le mot est figé dans sa lettre comme dans son sens, il est alors comme chosifié, pétrifié et son usage reviendra à une répétition psittaciste qui rejoint la notion de parole vide si chère à Jacques Lacan. C'est donc l'attitude du sujet vis-à-vis de la langue qui est ici en jeu, et non la langue elle-même ou le langage qui en est à la fois le géniteur et le véhicule.

Les quelques obstacles, inhérents à la culture arabo-musulmane que nous avons analysés, et qui entravent l'implantation et l'expansion de la psychanalyse en terre d'islam, doivent-ils nous faire souhaiter l'avènement d'un athéisme généralisé pour que l'héritage de Freud y prenne racine ? Je ne le crois nullement. La compatibilité de la foi et de la pratique psychanalytique n'est plus à prouver. Beaucoup de psychanalystes ont dépassé, dans leur formation comme dans leur comportement professionnel, l'équivalence psychanalyse – athéisme qui a longtemps été considérée comme normative et qui continue à valoir pour certains praticiens de la psychanalyse. Les communautés psychanalytiques un peu partout dans le monde, comprennent des prêtres psychanalystes et des laïcs croyants et même militants. Plus qu'un problème de foi ou de pratique religieuse, c'est la question des droits de l'homme et de la liberté, sous toutes ses formes, qui pourrait interpeller les pays islamiques et les protecteurs de la doctrine coranique pure et dure. Ce qui est attendu c'est une évolution des mentalités dans le sens de l'appréciation des acquisitions multiples des sciences humaines et de leur évaluation non plus à l'aune des arguments théologiques, mais en fonction de leur valeur épistémologique et de leur apport à la connaissance de l'homme d'aujourd'hui. Que la pensée de Freud cesse d'être diabolisée, mise à l'index ou totalement ignorée par ceux, en islam comme dans d'autres religions, dont la tâche primordiale est d'éclairer le croyant et de lui permettre de trouver librement la voie de son salut spirituel. De son côté, la psychanalyse ne devra plus apparaître comme opposée à la religion même si son propos essentiel est d'aider le sujet à se délivrer de ses démons intérieurs, de ses croyances illusoire et de tout ce qui peut nouer son esprit ou entraver sa liberté. La

psychanalyse, qui se veut parfois discipline scientifique, devra suivre le chemin de la science qui, depuis fort longtemps, a considéré que le divin et les domaines de la foi se situent hors de son champ épistémologique. Seule la vérité, en religion comme en psychanalyse, rend libre. Mais nous savons qu'il est plus facile de demeurer un fils des ténèbres que de se convertir en enfant de lumière.

Références

- Bouhdiba, A., 1975. *La sexualité en islam*. PUF, Paris.
- Djaït, H., 1978. *L'Europe et l'Islam*. Seuil, Paris.
- Grosrichard, A., 1979. *Structure du Sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*. Seuil, Paris.
- Hirt, J.-M., 1993. *Le miroir du prophète*. Grasset, Paris.
- Meyer, M., 1971. *Abel, Osny*. Robert Morel éditeur.
- Serhane, A., 2001. *L'amour circoncis*. Édition EDDIF, Paris.